



N° 19. — 2<sup>e</sup> année

AVRIL 1918

20 centimes

---

---

# les tablettes

---

---

SOMMAIRE : Bois gravé de *Frans Masereel* — Ceux qui font la guerre — Fragments inédits de Tolstoy, *B. Desvergues* — La traite des enfants, *L. et M. Bonneff* — Près d'un carrousel, *Edmond Dardel* — Types et scènes populaires, *Claude Le Maguet* — Les martyrs de l'industrie — Répression — Livres et Revues.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. 50 — Six mois, 1 fr. 25  
Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à Claude LE MAGUET; l'Administration, à Albert LEDRAPPIER  
Case postale 18718 Jonction, Genève.

## Ceux qui font la guerre

C'est un dogme qu'on ne saurait répudier sans encourir l'anathème des forcenés de l'exterminisme que celui du bon moral des « poilus ». Et ils se feraient taxer de malade méfiance, ceux qui trouveraient qu'on insiste un peu trop sur le « tout va bien ! » ministériel. Oui, « tout va bien ! » La victoire est certaine. Les combattants la veulent et l'attendent de cœur ferme. Aucun amollissement n'est à redouter de la part des hommes de l'avant, imperméabilisés d'héroïsme. Et, comme dit l'autre, pourvu que les civils tiennent !...

Or, les gestes et les propos d'excités n'émanent pas de ceux qui font la guerre, mais de ceux qui la font faire. Les farces déplacées des meilleurs bateleurs de la foire, ne sauraient donner le change. Ceux qui tiennent sont ceux qui retiennent. A l'arrière, bons bénéfiques : « pourvu que ça dure ! » Mais ceux qui doivent payer de leurs sacrifices ces profits n'y mettent aucun enthousiasme. Ils n'agissent que sous la menace. Et cette consolation nous reste de savoir que nulle foi ne les anime dans le triste rôle qu'ils remplissent.

Apologistes de la grande saignée qui vous prétendez les interprètes et les amis des malheureux condamnés à l'héroïsme, lisez les extraits de lettres d'authentiques « poilus » que nous publions ci-dessous, lettres datant du début du conflit et trahissant cependant des sentiments très nets d'hostilité à la guerre. Lisez et indignez-vous votre saoul !

De janvier 1915, ces lignes d'une si amère ironie, d'un raisonnement si juste et si ferme. Et quel souffle !

J'aurais dû vous répondre avec plus d'empressement, mais vous saurez comprendre que la situation actuelle ne me laisse pas toutes facilités pour correspondre. Il y a d'abord le « cabinet noir » qui retient bien des mots. Et puis c'est aussi un supplice que de penser à ceux qui nous sont chers. Pour n'y point penser, il ne faut point se livrer à des épanchements, il faut fermer toutes ses facultés à l'évocation de ses sentiments et affections et à l'observation de tout ce qui nous entoure. Que peut la raison au milieu de cette tourmente. Faut-il penser à la puissance destructive des engins dus au génie et à la science modernes sans faire de parallèle avec l'impuissance du génie humain pour la préservation contre les maux naturels, maladies, épidémies de toute sorte ? Faut-il évoquer le passé sans entrevoir l'avenir ? Faut-il toujours espérer même lorsqu'on voit chaque jour tomber autour de soi des hommes pleins de santé, de force, de vigueur, d'énergie physique ou morale ? Peut-on exalter les vertus guerrières de ceux qui s'entretuent sans se voir, sans se connaître ? Autrefois, lorsque les hommes s'abordaient, la ruse, la confiance en soi, le courage, la témérité, la vaillance pouvaient être des vertus pour la défense de sa vie. Mais aujourd'hui, avec les mitrailleuses qui crachent six à huit cents balles à la minute, avec les canons qui anéantissent à plusieurs kilomètres de distance des compagnies entières, que peuvent la vaillance, le sang-froid et toutes les vertus ?

Quels malheurs, quelles misères, quels deuils s'accumulent chaque jour. Les hommes subissent la plus odieuse, la plus stupide et la plus abominable des contraintes. Ils murmurent, ils serrent les poings, mais leur révolte ne s'affirme pas autrement. Quelques-uns ont essayé de s'échapper, de se soustraire à la folie guerrière, mais l'arme des « frères » s'est retournée contre eux. Les mutilés volontaires paient aussi de leur vie lorsqu'ils sont pris, les exper-

tises médicales les ont vite découverts et ceux dont l'amour familial ou l'amour des humains l'emporte sur l'amour de la patrie sont vite châtiés.

Il faut que je m'arrête, ma lettre n'est pas certaine de te parvenir. Tout ce qu'on a en soi, il faut le garder. Ceux qui nous ont envoyés là, les plus ardents et les plus courageux sont loin de la tourmente. Il y a moins de danger à décacheter une enveloppe, bien à l'abri dans un bureau, que sur le champ de bataille.

La lettre suivante est du même ton. Elle se termine sur une profession hardie d'amour de la vie :

Ta lettre m'est parvenue ouverte aux ciseaux et portant sur l'enveloppe la délicate mention : « Contrôlée par l'autorité militaire ». Sans commentaire !

Le ton de ta lettre aura dû faire diversion avec celles ordinairement contrôlées où l'on se lamente de la durée infinie de la guerre et de tous les maux qu'elle entraîne. Car c'est à l'intérieur des familles qu'il faut regarder les ravages de la guerre, là où l'on pleure les chers disparus... Sur le théâtre de la guerre, ce n'est rien, c'est le silence, le grand silence, la mort qui plane. Ceux qui tombent ne sont pas à plaindre, ils sont libérés des soucis de vivre... Au lendemain des grands combats, le tableau est désolant ; le sang ruisselle encore, les morts ont des attitudes terrifiées et rigides. Mais tout est vite remis en ordre, les cadavres sont vite ensevelis, il ne reste que les ruines des habitations écroulées par les explosions et les incendies. Pour les humains, les ruines sont dans les familles ; là où il y avait de l'affection et de l'amour, il y a maintenant des regrets, des sanglots et des pleurs...

Quand donc redeviendrons-nous des hommes, des hommes qui veulent vivre et non mourir ?

Comme une précédente lettre avait alarmé ses amis, tant elle leur avait paru triste, le soldat tient à les rassurer. Il exprime sa belle confiance — une confiance bien placée — en termes virils.

Je regrette de vous avoir peiné par le ton de ma dernière lettre. Ne vous en exagérez point les termes. Si elle manifeste de la lassitude, elle n'a pas le ton du désespoir. Comment serait-il possible de tenir ici sans espoir ? Il ne faut pas non plus que mon état de santé vous donne des inquiétudes. Quoique ma constitution ne soit pas des plus robustes, je supporte sans trop de mal et bien mieux qu'au début les rigueurs de la vie de campagne. Les débuts ont été pour moi une dure épreuve, ma santé était alors plutôt chancelante et il m'a fallu subir des privations et des rigueurs que je supporterais maintenant avec la plus parfaite insouciance. Je suis endurci et entraîné... Je suis maintenant bien plus robuste qu'au début. J'ai une mine florissante. En un mot ma santé est excellente. Il est vrai que cela compte bien peu quand une balle ou un éclat d'obus bien placés nous atteignent.

Soyez donc confiants à mon sujet. Si je souhaite une fin, coûte que coûte, ce n'est sûrement pas la mienne, mais celle de la guerre à n'importe quel prix, car du résultat, que pouvons-nous en attendre ? Malheureusement, d'autres en attendent profit, ceux qui ont déchaîné cette guerre escomptent des profits et bénéfiques, nous-mêmes n'avons qu'à tout perdre et quand nous devrions y gagner, les sacrifices seront toujours trop énormes.

Ici il parle d'un ami, comme lui au front :

Je viens de recevoir un mot de D..., il est en assez bonne santé, mais comme chacun il trouve qu'on prolonge un peu trop cette mauvaise plaisanterie.

Une carte se termine par cette phrase :

Quand donc finira ce cauchemar ? Que c'est long ! Et aucun espoir d'une solution prochaine !

Voici un autre combattant qui traduit le même état d'esprit. En mars 1915, sa femme alla le rejoindre tandis qu'il était à l'arrière. Il raconte le voyage de façon

très drôle. Envisagé à un autre point de vue que le patriotisme, le moral de ce « poilu » n'est pas sans solidité :

La préparation de ce voyage, par exemple, fut très laborieux ; les obstacles ne manquaient pas, mais tous les philosophes vous diront que le bonheur s'augmente de la difficulté de l'atteindre, comme la force électromotrice grandit en raison de la résistance opposée à l'intensité du courant ; comme la trajectoire du jet d'eau s'allonge si l'orifice de sortie se rapetisse.

Pas mal raisonné, n'est-ce pas ? Tout le monde n'a pas perdu le nord en France.

Dans la lettre suivante, après une longue dissertation du raisonneur impénitent :

Tout le monde en France et, j'en suis convaincu, ailleurs aussi, aspire à la fin de la guerre, mais personne ne veut l'avouer et la guerre continue. Cela donne une idée du développement intellectuel des hommes du vingtième siècle.

Une touchante lettre à ses enfants prend fin sur ces mots :

Enfin, espérons que les cannibales qui nous font faire la guerre seront bientôt arrivés à leurs fins, et comme le dit Lucien, que je vous reviendrai sain et sauf pour continuer à vivre notre vie le plus heureusement et le plus gentiment possible.

Puis cette constatation malheureusement si juste et vraie dans tout son pessimisme :

Il n'y a rien de plus curieux, hélas ! de plus décevant à la fois, que de voir avec quelle aveugle persistance les gens s'entêtent à ne voir que ce qui leur paraît favorable. Les journaux sont certes intéressés à répandre l'erreur, mais ne le voudraient-ils pas que leur clientèle les y obligerait !

Enfin, voici ce qu'un sous-officier écrit à un réfractaire réfugié en Suisse. La signature est on ne peut plus éloquente :

Deux mots seulement pour te dire que je t'approuve sans aucune réserve. J'avais pensé te faire une longue lettre pleine d'arguments vécus qui, peut-être, t'auraient laissé plus ferme dans la ligne de conduite que tu t'es tracée, mais je verrai plus tard...

E. M.

sergent au ...<sup>e</sup> lot de boucherie.

---

*Tout progrès matériel est un mal chez des peuples injustes. Il les rend plus incapables de connaître la vérité morale. Il multiplie la puissance écrasante de quelques-uns, alourdit la servitude de la foule. Il exaspère les avidités et les hostilités. Non, mon fils, on ne jette pas le poids de l'or sur un vaisseau qui sombre.*

HAN RYNER (*Les Pacifiques*).

---

## Pour nous aider

### ABONNÉS :

Faites abonner vos amis.

Envoyez-nous des adresses d'abonnés possibles.

Passez-nous vos commandes de librairie,

### LECTEURS :

Abonnez-vous.

## Fragments inédits de Tolstoy

« Inédits » en traduction française, — et encore n'en suis-je pas absolument sûr, ayant d'une manière générale peu d'érudition et n'en ayant spécialement aucune, pour ainsi dire, en ce qui concerne les nombreuses éditions successives des œuvres de Tolstoy. D'ailleurs, quand les morceaux qui vont suivre ne seraient point inédits, il n'y aurait pas grand mal à cela : Tolstoy est de ceux qu'on peut rééditer et relire sans se lasser ; j'ai tout lieu de craindre qu'il n'ait pas toujours été traduit en français aussi fidèlement que je vais m'efforcer de le faire. La seule licence que je me sois permise a consisté à ajouter un titre en tête de chacun des fragments ci-dessous. Ils sont extraits de l'abécédaire de Tolstoy (*Kratkaya Azbouka*, édition du *Posrednik*, Moscou, 1911), que M. P. Birukoff m'a obligeamment communiqué. Le premier est reproduit dans le *Manuel pour l'étude de la langue russe* de MM. Boyer et Spéranski (Paris, Armand Colin, 1905) et dans le *Russisches Lesebuch* de MM. Berneker (Berlin et Leipzig, Göschen, 1917). Il est remarquable que la censure impériale russe ait laissé passer *L'Ennemi* dans un recueil lu à plusieurs millions d'exemplaires par les enfants qui fréquentaient les écoles.

B. DESVERGNES.

### I. — L'ÉCUREUIL ET LE LOUP

Un écureuil qui sautillait de branche en branche vint à tomber tout droit sur un loup endormi. Le loup sur-saute et veut le dévorer.

L'écureuil supplie : « Lâche-moi ! »

Le loup dit : « Bon, je te lâcherai ; seulement dis-moi, toi, pourquoi vous êtes si gais, vous autres écureuils. Moi, je m'ennuie tout le temps, mais vous autres, toutes les fois qu'on vous regarde, vous êtes là-haut à jouer et à sautiller. »

L'écureuil dit : « Laisse-moi d'abord remonter sur mon arbre : je te répondrai de là-haut ; autrement tu me fais peur. »

Le loup lâche l'écureuil, qui s'en va sur l'arbre et, une fois là, dit : « Ce qui fait que tu t'ennuies, c'est que tu es méchant. La méchanceté te brûle le cœur. Et nous autres, nous sommes gais, parce que nous sommes bons et que nous ne faisons de mal à personne ».

### II. — L'ENNEMI

Des-soldats ennemis avaient envahi un pays étranger. La population prenait la fuite. Un paysan courut chercher son cheval dans les champs. Le cheval ne se laissait pas attraper par le paysan. Alors le paysan lui dit : « Imbécile ! si tu ne me laisses pas t'attraper, les ennemis te prendront ». Et le cheval dit : « Et qu'est-ce que les ennemis feront de moi ? » Le paysan dit : « C'est tout vu, ils te feront tirer sur les brancards. » Et le cheval dit : « Et chez toi, peut-être que je ne tire rien ? Alors, ça m'est tout un que ce soit pour toi ou pour tes ennemis que je travaille. »

---

*De nombreuses demandes de collection de la première année nous sont parvenues et nous parviennent encore. Nous ne pouvons les satisfaire complètement, les nos 2 à 6 et 9 étant épuisés. Prière à ceux de nos lecteurs qui pourraient disposer de ces fascicules de bien vouloir nous les renvoyer contre remboursement.*

## La traite des enfants

La Vie tragique des Travailleurs, des frères Bonneff, est sans contredit un des plus grands livres parus dans les dernières années qui précéderent la guerre. Et c'est une perte irréparable pour la jeune littérature française que la mort des auteurs de ce livre. Car c'est deux des meilleurs défenseurs de la justice — laquelle ne saurait dépendre de cette guerre, La Vie tragique des Travailleurs en convaincra chacun — qui ne seront plus là pour s'efforcer à pacifier la vie, et pour l'acheminer vers un plus harmonieux avenir.

La Vie tragique des Travailleurs est une série d'enquêtes sur les métiers. Elle est le réquisitoire le plus accablant, parce que le plus précis, contre notre civilisation capitaliste. Les indécis trouveront dans ce livre la raison déterminante d'une action plus résolue en faveur d'une transformation sociale.

Le chapitre que nous reproduisons ici n'est pas le plus révélateur. Plusieurs autres sont aussi terribles. Ah ! les académiciens et les professeurs qui saluèrent cette guerre comme un relèvement de notre humanité, qu'ils craignaient de voir tomber dans une excessive mollesse !... Ce n'est évidemment pas dans les salons où ils fréquentaient que se manifestait l'esprit de sacrifice. Et comment pouvaient-ils se douter que tant de travailleurs offraient vaillamment leur vie pour celle du monde ?

La « viande à feu » ne coûte pas cher.

Elle coûte moins encore quand elle est faite de chair d'enfant. Car la verrerie emploie de tout jeunes enfants; avant l'application de la loi qui tente d'imposer un minimum d'âge de treize ans pour l'entrée en usine, on trouvait dans les ateliers, près des ouvreaux, à l'arche, à l'étendrie, le jour et la nuit, des enfants de sept ans ! Il faut des bambins pour ouvrir et fermer les moules et porter à l'arche dans le flaconnage; il en faut pour transporter les manchons à l'étendrie dans le verre à vitre. « Alors que la traite des noirs est interdite par les nations dites civilisées, écrit M. Maurice Allard, député du Var, l'industrie verrière se livre publiquement à la traite des petits blancs. »

En Italie, un *padrone* parcourt les campagnes misérables et achète les enfants : huit ans, dix ans, quatorze ans, les forts et les débiles, il ramasse tout le bétail humain qu'on veut bien lui livrer; pour cent francs, cent cinquante francs au plus, des parents vendent leurs enfants au marchand qui, durant trois années, en fait ce qu'il veut, les conduit où bon lui semble : la « marchandise » lui appartient. Avec son troupeau loqueteux, le *padrone* passe en France et les misérables gamins — auxquels de faux états civils prêtent l'âge légal du travail — sont répartis dans les verreries du Midi, du Nord, de la banlieue de Paris. Le maître verrier verse au *padrone* une trentaine de francs par mois, l'homme se charge, avec cette somme, de nourrir et de loger ses petits esclaves et de prélever un bénéfice. Il le prélève. Le matin, il conduit les bambins à la verrerie et le soir il les vient chercher — à moins que les enfants ne travaillent du soir au matin, — il les couche, sur la paille, dans des taudis infects, il les nourrit d'épluchures de légumes, quêtées dans les restaurants (1).

Le dimanche, il les envoie mendier ou jouer de l'accordéon dans les cours. Les ouvriers de Pantin se rappellent avec émoi cet enfant italien qui avait sept ans et qui, le matin, arrivait à jeun, l'hiver, à la verrerie. Il déjeunait à midi d'un morceau de pain dur — produit de l'aumône — et d'un gobelet d'eau. Les habitants de Pantin se rappellent aussi le galetas sans nom où un *padrone* logeait sa « chair à verrerie » dans une maison de la rue de Montreuil qui fut démolie pour « cause de salubrité publique » (2).

A un tel régime, sous l'influence de la chaleur des fours et des gaz délétères, les enfants sont vite délivrés : mention de leur pro-

(1) Les plus généreux, dit M. Maurice Allard, dépensent de vingt-cinq à quarante centimes par jour et par enfant. On en cite qui, avec deux francs, nourrissent treize enfants.

(2) La verrerie où travaillaient ces petits misérables a disparu.

fession n'étant pas faite sur les registres de l'état-civil, on ne peut établir une statistique rigoureuse de mortalité, mais en évaluant les décès d'enfant à soixante pour cent, on reste au-dessous de la vérité.

Ce n'est pas en Italie seulement que se recrutent les pauvres gamins qui peinent en verrerie (1).

En France, l'Assistance publique installe nombre de ses pupilles auprès des ouvreaux, le patron verrier se chargeant de subvenir à leur entretien et de placer chaque mois, sous leur nom, une petite somme à la caisse d'épargne. Les énergiques protestations des syndicats ouvriers ont largement diminué l'appoint d'enfants fournis par une administration de l'Etat tutélaire. Aussi le recrutement des enfants s'exerce-t-il dans les familles pauvres ou parmi les orphelins abandonnés à des mains mercenaires. Des agences spéciales, sous le couvert hypocrite et commode de la philanthropie, se chargent d'alimenter les verreries de « viande à feu » toute fraîche. Un grand journal de Paris (2) a conté l'aventure de garçons enlevés à leur père et dirigés l'un sur une verrerie belge, l'autre sur une verrerie française où on les fit travailler.

« Je ne savais quel parti prendre, déclara le père du premier enfant, lorsque le vendredi 6 juillet, à 9 heures du soir, on frappa à la porte de mon domicile. J'ouvris. C'était mon fils. Il était en haillons, pieds nus, sans coiffure, le corps et le visage couverts de brûlures et de marques de coups. Avec des sanglots, il m'expliqua d'abord qu'il s'était sauvé de Belgique avec deux autres petits camarades, qu'ils y étaient trop malheureux, et que tous les trois étaient venus à pied de Momignies à Paris, en mendiant leur pain le long de la route.

« Il me raconta qu'il était parti avec deux autres enfants, le 11 juin au soir, pour Momignies, où ils étaient arrivés le lendemain matin. Tout de suite, on les avait conduits dans une verrerie où, dès lors, chaque jour, ils durent travailler de cinq heures du matin à six heures du soir. Ils étaient très malheureux et battus et insultés à chaque instant. Plusieurs d'entre eux, brûlés par les jets du verre liquide, étaient couverts d'horribles plaies. Il fallait travailler quand même. »

Le second, Georges Clochet, s'exprima ainsi sur son séjour à l'usine de Blanc-Misseron :

« Chaque jour, pendant douze heures consécutives, nous étions à l'usine. Nous étions divisés en deux équipes qui, alternativement, chaque semaine, prenaient le travail de six heures du soir à six heures du matin, puis de six heures du matin à six heures du soir. Le travail qu'on nous imposait était au-dessus de nos forces. Il y en avait parmi nous qui paraissaient avoir sept ou huit ans à peine. »

(Il convient de rappeler ici qu'il y a quelques mois un inspecteur du travail eut l'occasion de dresser, dans les verreries de cette région, plusieurs contraventions. De nombreux enfants ayant moins de treize ans y avaient été placés par l'abbé S... avec de faux livrets, permettant de faire croire qu'ils avaient l'âge légal).

Enfin, le document ci-dessous fera comprendre comment, spéculant sur l'extrême misère, les maîtres verriers se procurent des « apprentis ».

« Paris, le 25 juillet 1906.

« Madame,

« J'ai appris que vous désiriez placer votre fils dans l'industrie, et, comme dans notre genre de fabrication nous en avons l'em-

(1) Le gouvernement italien s'étant décidé à prendre d'énergiques mesures pour entraver l'exportation des enfants, les racleurs ont dirigé leurs efforts vers l'Espagne. Dans les provinces de Santander, Palencia, Burgos, Navarre, Vizcaya, où la misère est grande, ils achètent, moyennant 150 à 200 francs, des gamins de neuf à treize ans, qu'ils louent ensuite aux verreries françaises.

La vie de ces petits malheureux, condamnés au travail de nuit, contraints le dimanche de vendre les *oubettes* que fabriquent leurs *patrones*, est un supplice prolongé. En novembre 1912, le Parquet de la Seine opéra une descente dans les galetas de Saint-Denis, où les trafiquants logeaient leurs victimes. Il y découvrit des enfants de dix ans, tous employés en verrerie, exténués, brûlés, plusieurs d'entre eux grièvement blessés. La justice ne poursuivit que les marchands d'enfants et mit hors de cause les maîtres verriers, qui prétendirent ignorer ce qui se passait dans leurs usines.

Le trafic d'enfants espagnols, un instant suspendu, reprit dès que fut calmée l'émotion publique.

(2) *Le Matin*, 30 juillet et 25 décembre 1906.

ploi, je viens vous demander de vouloir bien nous le confier, et, le cas échéant, il serait placé en pension dans une famille de braves et vieux ouvriers pour la nourriture, le couchage et l'entretien, dont nous payons le montant. En outre de cela, tous les mois, 5 francs lui sont attribués et inscrits à son nom sur un livret de caisse d'épargne jusqu'au moment où, par son intelligence et sa bonne conduite, nous l'augmenterons afin de lui donner un bon métier. Si mes propositions vous conviennent, veuillez venir me trouver avec lui à mon bureau et après entente, s'il y a lieu, je l'enverrai à mon usine.

« Agréez, etc... »

C'est à une pauvre grand'mère sexagénaire, demeurée seule avec la charge de son petit-fils âgé de dix ans, sans autre ressource que celle de « faire des ménages » à Paris, que fut adressée cette lettre, dont nous avons religieusement respecté le texte. La brave femme n'avait manifesté à personne, jamais, le désir de placer son enfant « dans l'industrie ».

Par quelle voie sut-on qu'il y avait là un enfant miséreux, proie désignée au Minotaure de la verrerie? Mystère. Et comment pouvait-on proposer de faire travailler, d'un métier qui tue des hommes faits, un chétif gamin de dix ans, alors que la loi interdit formellement le travail en usine avant la treizième année? Nouveau mystère. En tout cas, la verrerie si bien renseignée sur les misères d'enfants est située dans l'Eure. Bâtie sur un marais, entourée d'un bras de rivière, c'est un séjour dont on appréciera la salubrité quand on saura que de septembre à décembre 1904, quatre ouvriers âgés de moins de trente ans y moururent, frappés de fièvres et que trente cas de maladie y furent observés, durant l'été de la même année. Ce lieu enchanteur — connu des verriers sous le nom significatif d'*Ile du Diable* — est bien la campagne idéale pour garçonnets de dix ans!

Quand le maître verrier a constitué ses équipes de bambins-ouvriers, il les confie à des *padroni* locaux, entrepreneur qui, moyennant la rétribution habituelle de trente ou quarante francs par mois, se charge d'entretenir les petits misérables. Le langage populaire a trouvé, en Normandie, une expression saisissante pour désigner ces maisons où les enfants manquent du strict nécessaire : on les appelle des *bâtarderies*. Dans certaines bâtarderies, il s'est trouvé des censeurs prévoyants et sévères pour édifier des cachots à l'usage des apprentis verriers. Pour une espièglerie ou une peccadille, l'enfant est mis en cellule comme un malfaiteur.

« Les cellules sont faites de telle sorte, nous écrit M. Charles Delzant, secrétaire général de la *Fédération nationale des Travailleurs du Verre*, que le prisonnier est contraint de se tenir debout, sans avoir la faculté de s'asseoir ; elles sont fermées par des grilles qui l'hiver laissent passer le froid. Les enfants punis restent toute la nuit en cellule, nourris de pain et d'eau ; ils doivent, le lendemain, fournir intégralement leur journée de travail. »

Et quel travail ! Dans les verreries à bouteilles, les enfants, tous jours courant et suant, vont *sept ou huit cent fois par jour ou par nuit* des fours à l'arche, souvent très éloignés l'un de l'autre. A treize ans, ils *cueillent* le verre à l'ouvreau, à quinze ans, en pleine croissance, ils soufflent leurs poumons dans les cannes.

Jamais nous n'oublierons la visite que nous fîmes inopinément à une verrerie de la banlieue parisienne. La demie venait de sonner après minuit. Les fours étaient en plein travail ; par la gueule béante des ouvreaux, ils projetaient sur les murs des lueurs écarlates où se silhouettaient les ombres des verriers. Des hommes à demi-nus, le poil fumant, la sueur coulant de tous les membres, retiraient des creusets des boules de feu qu'ils promenaient sur leurs cannes : le hall était plein d'astres mouvants. L'haleine torride des ouvreaux nous rejetait, congestionnés, vers les portes, autour de nous, se faufilant parmi les cueilleurs et les souffleurs, des enfants couraient, silencieux et rapides. Ils portaient des pièces de verre, des cannes refroidies, des seaux d'eau plus lourds qu'eux. Nous en arrêâmes un au passage. Il avait des culottes

courtes qui finissaient aux jarrets ; un bandeau ceignait ses joues tourmentées de fluxion ; un cerne de fatigue entourait ses yeux, son visage était cave et desséché : un visage de vieux. Nous voulûmes savoir son âge. Longtemps il nous le refusa : la leçon lui avait été bien faite et les menaces avaient porté. Enfin, il le dit tout bas : il n'avait pas encore neuf ans...

Le travail quotidien de ces enfants est fixé à dix heures par la loi. Il est souvent de plus longue durée. A l'étendrie de trois verreries à vitres de l'arrondissement de Valenciennes, nous rencontrâmes des enfants de douze ans qui venaient commencer leur service — enfourner des canons de verre sur la plaque mobile des *stracous* — à 5 heures et demie du soir. Ils le quittèrent le lendemain matin à 5 heures et demie. Soit douze heures pleines, durant la nuit.

A Epinac, on manqua d'enfants pour les équipes de nuit. On obtint des gamins descendant, par des procédés que nous ne connaissons pas, qu'ils continuassent leur labeur durant toute la nuit, puis durant tout le jour suivant. Cette opération, en verrerie, s'appelle *le doublage*. Des enfants fournirent ainsi *trente heures consécutives* d'un travail écrasant (1).

Lorsque les effets du surmenage tardent à se manifester, l'accident vient en aide à la maladie pour abrégier la vie misérable des petits verriers.

Le 12 mai 1904, à la verrerie Lemaire frères, d'Aniche, Nicolas Grégoire, âgé de treize ans, portait des *canons* à l'étendrie. Tout à coup, un cri désespéré retentit dans l'atelier ; l'enfant s'abat, perdant son sang à flots. Un canon venait de se rompre, faisant au porteur une blessure horrible. On accourt. Le petit malheureux, égorgé, a encore la force de murmurer à son frère — porteur comme lui à la verrerie : « Je suis blessé », et il tombe en syncope. On tenta de le ranimer, tout fut inutile : l'artère carotide avait été tranchée.

Un autre porteur, Bourriez, mourut la même année et de la même manière dans une autre verrerie d'Aniche.

Et nous avons conté comment une jeune fille fut grièvement blessée par le bris d'un canon.

Peut-on prévenir de tels accidents ? Très facilement. Les canons, faits de verre récemment refroidi et, ne l'oublions pas, fendus sur toute la longueur, sont fragiles à l'excès. Le plus léger choc, un changement de température trop subit, un courant d'air même, suffisent à le briser en mille pièces. (Le contact prolongé de la main sur le verre non recuit le pulvérise. C'est une expérience que les ouvriers se plaisent à montrer aux visiteurs dans les gobeleries). Ces canons sont portés à l'étendrie sous les bras de l'enfant. Si le porteur est chargé de deux *canons* — un sous chacun de ses bras — les risques d'accident sont diminués. Mais si, pour éviter une augmentation de personnel, on le charge d'un troisième *canon* qui s'appuie sur son épaule, son cou se trouve en contact avec le verre : que se brise le cylindre, la carotide est tranchée, le porteur tué. Il suffirait donc de réduire à deux *canons* la charge de chaque enfant et de supprimer définitivement le port du troisième, à bon droit dénommé en verrerie la *guillotine*. Mais ceci nécessiterait l'emploi de quelques porteurs supplémentaires à 1 fr. 50 ou 2 francs par jour, et une telle somme ne se trouve pas sous les pas d'un cheval : c'est sur les bénéfiques, d'ailleurs fort élevés, qu'il la faudrait prélever.

(1) Le fait a été relaté dans la *Voix des Verriers* du 15 juin 1905.

Autrefois, les malheureux enfants qui « servent » les ouvriers et qui, la nuit, à bout de forces, s'endorment parfois sur leur besogne, debout contre un mur, étaient l'objet de sévices de la part de leurs aînés. C'est le grand honneur des syndicats ouvriers d'avoir fait disparaître cette coutume odieuse.

## Près d'un carrousel

Sur une place de banlieue, en ces jours de printemps, un appareil bizarre a été élevé par des hommes.

Cet appareil, vaste champignon de toiles et de bois, tourne, tout scintillant des mille feux que jettent les verreries multicolores et hurle une musique endiablée qui sort de quelques trompettes jaunes.

Cette curieuse machine obtient un grand succès, les sons criards, les couleurs vives ont attiré tout un monde de parents et d'enfants qui tout alentour sont groupés ; ils stationnent, stoïques, les pieds dans la boue, la tête à la pluie légère qui, depuis le matin, fouette les passants.

Et le carrousel tourne, tourne, supportant dans son mouvement d'aimables enfants, dont une pièce de monnaie fait la présente joie — si joie c'est — tandis qu'abandonnés sur la terre humide et grise d'autres petits désirent et envient.

Dans les amusements factices que leur offre le monde, les enfants apprennent aussi ce qu'est l'inégalité.

\* \* \*

L'homme connu dans la contrée sous le nom de « Misanthrope » — appellation qui vient peut-être de ce que les autres hommes ne l'ont jamais compris — s'est arrêté.

Il se voit enfant, et enfant heureux juché sur un cheval de bois ; il recherche ce qu'était sa prétendue joie.

Était-elle dans ce mouvement circulaire qui parfois s'accélérait donnait le vertige ? Était-elle dans le bruit qui s'amplifiait lorsqu'on passait devant les trompettes, qui s'amplifiait jusqu'à faire peur ? Était-elle dans les lumières, les perles, les couleurs, était-elle dans ?...

Non, si attiré qu'il fût par tout cela, lorsque sur la terre ferme il observait et admirait, ses sentiments étaient tout autres lorsqu'on satisfaisait à ses désirs ; son âme d'enfant ne savait dire alors ce qu'elle ressentait d'anormal et de désagréable qui lui faisait regretter la place vers la maman ; elle n'était soulagée qu'une fois revenue à sa situation habituelle, la main infantine serrée dans la main maternelle.

Non, son cœur innocent encore sage, allait à d'autres joies, demandait d'autres nourritures.

\* \* \*

En notre civilisation anormale, contre nature, où tout trompe et ment, les enfants apprennent à vivre comme leurs pères ; parents et directeurs ne veulent les laisser chercher en eux-mêmes leurs règles et leurs jeux ; il faut les tromper, les séduire, il faut en faire des hommes comme nous.

Corrigeons la nature : « civilisons » !

Nous sommes ainsi : factices, fourbes et menteurs, sensuels matérialistes, cruels et lâches ; dévorés de désirs insensés et de folles convoitises ; — les autres seront à notre image, éduquons-les, subjuguons-les, drillons-les ; nous vivons ainsi toujours en bonne conscience notre vie immorale, notre lent suicide.

D'instinct, l'enfant aime ses jeux à lui, ses jeux qui sont des travaux, donnons-lui en d'autres ; il obéit naturellement aux raisons clairement exposées, apprenons-lui à obéir au pouvoir établi sans comprendre.

Il a l'intuition de ce qui lui convient, remplaçons-là par notre « expérience ».

Submergés par le flot de suggestions, emportés par la vague, les petits croiront trouver plaisir en tourbillonnant aux sons d'une musique détestable, croiront qu'il faut comme papa apprendre le métier de soldat tout de suite, car rien n'est plus admiré, croiront qu'alors il faudra tuer tous les boches, croiront qu'il faut devenir comme les grands.

\* \* \*

Le carrousel s'était arrêté, des enfants descendaient, d'autres restaient, d'autres montaient ; et toujours à côté, près de la bordure du trottoir, les enfants pauvres attendaient et regardaient.

EDMOND DARDEL.

## UNE MAISON DE PAUVRES

### Types et scènes populaires

M<sup>me</sup> MARNIER

Une bien bonne femme, M<sup>me</sup> Marnier. Son destin est un lourd fardeau qu'elle supporte avec résignation, cette vertu qui, le plus souvent, supplée la vaillance devenue impossible. M<sup>me</sup> Marnier ne maudit pas son sort. Et ses éclats de voix, ses jurons ne sont pas des révoltes. Il n'y a pas plus de vraie colère dans ses cris que dans la plainte d'une lame de parquet fléchissant sous un poids excessif. Ce qu'elle subit est de trop : « Charogne ! » Et comment exprimer le scandale de son honnêteté choquée, l'étonnement de sa naïveté dupée ?... « Charogne ! Charogne ! »

Il y a dans la maison des femmes dont les maris sont à la guerre et qui, ne pouvant se résigner au veuvage, se « dérangent » : « Charogne ! »... Le garçon de M<sup>me</sup> Marnier, un vilain garnement, en fait voir de rudes à sa mère : « Charogne ! » Les vivres sont hors de prix ; la ration de pain ne suffit plus ; pas moyen de se procurer de charbon : « Charogne ! »

Charognes de femmes !... Charogne de gosse !... Charogne de guerre !... Charogne de vie !...

M<sup>me</sup> Marnier est de ces gens du peuple pour qui les spectacles et les épreuves renouvelés ne sont jamais un enseignement. Et ceux-ci provoquent toujours chez elle le même réflexe. Mais c'est peut-être un privilège que de pouvoir, devant l'incompréhension, se rendre aussi facilement : « Charogne ! »

Cependant, le bon cœur de M<sup>me</sup> Marnier lui inspire autre chose que cette litanie balayeuse des trop accablantes pensées. Ces choses, elle ne leur accorde pas franchement asile en son esprit, mais elle aime à les entendre dire. Aussi, souvent, arrête-t-elle au passage ma femme quand elle la croise dans l'escalier :

— Ma pauvre dame, qu'est-ce qu'on va devenir ?... Si y a pas de quoi se ronger les sangs d'voir tout c' qu'on voit. Ah ! charogne de guerre !

— Oui, allez, Madame Marnier, la guerre est une bien vilaine chose qui ne peut nous réserver que des tristesses. Que peut-on résoudre à coups de canons ?... On ferait mieux de s'entr'aider.

Alors, les yeux bleus de M<sup>me</sup> Marnier qui sont l'éclat et la pureté de la jeunesse au milieu d'un visage précocement flétri par les fatigues et les soucis ; les yeux bleus de M<sup>me</sup> Marnier qui sont comme deux trouées d'azur dans un ciel assombri par l'orage, les yeux bleus de M<sup>me</sup> Marnier expriment un ravissement enfantin. Ils disent à une femme de cœur l'émotion d'un cœur de femme. Et elle conclut :

— Ah ! vous avez bien raison, madame. Le monde est mauvais, on peut l'dire... J'crois qu'cest un air qui court comme ça, une contagion, vous savez... Tout ça finira mal, charogne !...

\* \* \*

On ne peut pas dire que M<sup>me</sup> Marnier soit une victime de la guerre. C'est une victime de toujours. La guerre n'a fait qu'aggraver son sort, comme celui de tous les malheureux.

M. Marnier fut mobilisé en France, dès que s'abattit le fléau. Sa femme demeura avec trois enfants : deux filles et un garçon. Les deux premières années, l'aînée, seule, travaillait dans une usine du quartier. Et le sacrifice de sa jeunesse et de sa liberté lui était tarifé à 1 fr. 50, quotidiennement. Avec cette somme et la chiche allocation gouvernementale, M<sup>me</sup> Marnier devait, grâce à d'inconcevables prodiges d'économie, assurer la pot-bouille à une maisonnée de quatre personnes, toutes d'un âge où l'appétit, d'ordinaire, a les plus grandes exigences.

Mais d'autres épreuves sont infligées à M<sup>me</sup> Marnier, lesquelles chargent un peu trop son compte, et sont plus difficilement supportables à une femme de cœur. Son fils est éloigné de la bonté, autant qu'elle de la méchanceté. C'est un de ces êtres de brutalité consciente, narquoise, sadique et ingénieuse, sûre d'elle-même; un de ces êtres qui, dirait-on, sont dans la vie pour nuire, attendant leur moment, comme ces lourdes pierres placées traîtreusement au milieu des chemins, la nuit, pour faire tomber les voyageurs. Les petits enfants de la maison en ont peur, mais les bêtes ont plus de raison encore de le craindre. Les bêtes, pas besoin de les épargner, elles ne peuvent désigner leur bourreau. Grâce à la jeune brute, il n'est pas un chien ou un chat de la maison qui ne soit rentré, triste et porteur de plaiës, chez son maître, certain soir. Le mauvais garnement ne poursuit jamais l'animal. Non, il sait lui inspirer confiance, et il finit toujours par l'avoir.

Le fils Marnier trouve le sujet d'une nouvelle joie dans l'indignation de sa mère. C'est chose qui donne mal à voir que le ricanement du mauvais garçon tandis que vitupère la pauvre femme.

Le jeune Marnier a joué dernièrement à sa mère ce qu'il appelle en son langage délicat et distingué : « un tour de vache ». On croit difficilement à pareille vilénie de la part d'une créature à peine adolescente.

Il y avait un mois à peine qu'Adrien Marnier était placé dans un grand bazar où il remplissait l'office de groom. Sa livrée, copiée sur celle des soldats d'une nation alliée, lui seyait à ravir. Les brutes ont toujours belle prestance sous l'habit militaire. M<sup>me</sup> Marnier n'était pas peu fière de la tenue de son garçon. Et puis, Adrien était casé, bien casé. Il pouvait se faire une situation dans la maison. De groom il deviendrait vendeur et, qui sait? chef-vendeur peut-être. N'était-on pas satisfait de ses services?... Il venait d'en donner une preuve convaincante.

Un jour, M<sup>me</sup> Marnier, me rencontrant dans l'escalier, me demanda si je n'avais pas besoin d'un porte-plume.

— Un porte-plume ?...

— Oui. Vous savez que mon fils travaille depuis peu dans un bazar. On est très content de lui et comme récompense on lui a donné quelques porte-plumes pour

qu'il les écoule à son bénéfice. C'est bien gentil de la part de son patron, ça, n'est-ce pas? On trouvera facilement à les vendre et ça fera à mon Adrien de l'argent pour son dimanche.

M<sup>me</sup> Marnier défit alors un petit paquet qu'elle tenait à la main, et je pus contempler une douzaine de jolis porte-plumes à manches de nacre et d'os.

Je compris aussitôt de quoi il retournait. La pauvre M<sup>me</sup> Marnier avait été odieusement jouée par son fils. Exploitant la naïveté de sa mère, il avait fait de celle-ci la complice inconsciente de son larcin.

Je ne saurais concevoir l'honnêteté comme les grands aigrefins à qui le code offre les éléments stratégiques nécessaires à leurs vastes opérations de détournement. Aussi, dussent m'en blâmer les gens à qui la vertu est facile, j'avouerai que le geste charardeur du jeune Marnier me semblait trop explicable pour y trouver quelque chose à reprendre. Mais ce qui m'apparut d'une grande noirceur d'âme et qui m'indigna, c'était qu'il eût pu duper sa mère avec tant d'effronterie, se moquer d'elle au point d'en faire son instrument. Et je criais à la pauvre femme :

— Ecoutez, Madame, il m'en coûte d'avoir à vous dire une telle chose, mais votre Adrien est une crapule qui se fout de vous.

— Charogne !... qu'est-ce que vous dites-là, vous?... Ah ! par exexemple !...

Je laissais — sur ce coup droit porté à son inconcevable crédulité — M<sup>me</sup> Marnier livrée aux démons du doute et de la colère. Et de cette colère, j'étais le principal objet pour avoir, d'une déplaisante vérité, détruit la joie de la malheureuse, joie reposant sur une tromperie.

A quelques temps de là, ainsi qu'il était à prévoir, le jeune Marnier perdit sa place. D'autres ennuis plus graves lui furent épargnés. Il ne regretta que son bel habit.

Quant à M<sup>me</sup> Marnier, ça ne lui faisait jamais qu'une peine de plus. Et entre deux soupirs elle prononça son juron sacramental :

— Charogne ! charogne de gosse !...

CLAUDE LE MAGUET.

## Les martyrs de l'industrie

*De la Mortalité au Japon. Les Maladies spéciales et les Professions.*

De la *Revue ouvrière* du 5 novembre 1913 :

Le remplacement de l'industrie domestique par la grande industrie développe d'une façon effrayante les maladies spéciales. « Nous en renvoyons chaque année de la ville à la campagne, dit P. Ourakami (*L'Economiste Français*, 5 juillet 1913) des ouvriers des deux sexes, amenés sains de corps de leur pays, mais revenus atteints de phthisie, et on fait semer ainsi de plus en plus parmi la population rurale le germe des maladies de toutes espèces ». La

phtisie pulmonaire, dans chaque profession, enlève chaque année, sur 1.000 ouvriers décédés :

	Hommes	Femmes
Agriculture, pâturage, etc. . . . .	90	99
Houille et pétrole, sucre . . . . .	174	104
Travail sur métaux . . . . .	178	229
Produits chimiques . . . . .	270	321
Teinture d'étoffes, apprêts, lavages . . . . .	237	318
Photographie, imprim. sur pierre, bois . . . . .	440	167
Instruction publique . . . . .	313	286

La mortalité générale oscille entre 20,16 et 21,28 ‰, chiffre plus fort qu'en Europe occidentale. Pour les nourrissons, elle est montée de 95 ‰ en 1886 à 160 ‰ aujourd'hui.

Après la photographie et l'impression sur bois et cuivre, c'est la filature de coton qui donne la plus grande mortalité. Elle occupe 800.000 ouvriers, dont 500.000 femmes, parmi lesquelles 350.000 ayant moins de 20 ans. La grande cause de contagion pour elles, c'est le lit. Internes, et mal couvertes, elles se mettent à plus de deux sous la même couverture pour se réchauffer : et quand elles se lèvent pour prendre le service de nuit, elles sont aussitôt remplacées par celles qui le quittent, et ainsi de suite.

Le travail alternatif de jour et de nuit a des résultats déplorables, constatés par la diminution du poids du corps durant la semaine de nuit :

Filature de coton . . . . .	81 ouvrières	638 gr.
Imprimerie . . . . .	204	970 gr.
Forges de métaux . . . . .	212	1190 gr.

Et la nourriture leur est donnée pour 3 à 4 sens le repas (8 à 10 1/2 centimes !)

E. R.

## Répression

Notre temps est celui de la brutalité. Aussi ne sommes-nous pas surpris de voir se former des coalitions de citoyens, destinées à molester et pourchasser les éléments étrangers réfractaires à l'esprit de ce temps. Il faut être de son pays et de son époque. Et nous ne sommes point non plus gens à nous étonner de ce qu'un gouvernement gouverne. Gouverner, c'est réglementer, limiter, borner, museler, contraindre, soumettre.

L'autre jour, passant devant une villa, j'entendis un enfant signaler à son père l'existence de quelques menues mottes d'herbe dans les allées du jardin. Le père fit appeler le jardinier qui vint, muni d'un sarcloir, et se mit aussitôt à arracher l'herbe.

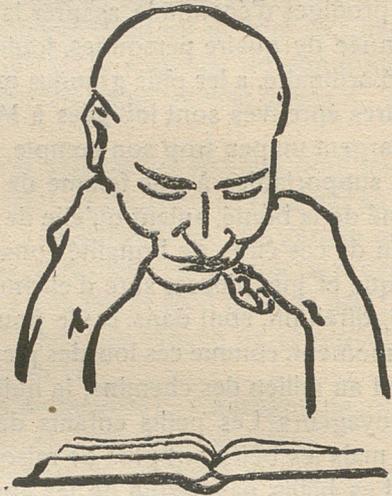
Dans tous les pays, il se trouve des hommes indépendants qui s'aventurent dans les domaines défendus à l'esprit, comme l'herbe libre au milieu des allées d'un jardin. Mais il se trouve aussi des citoyens, enfants du pays, pour signaler aux maîtres l'inconvenance de ces hommes, et des représentants de l'autorité pour écarter des chemins interdits, les audacieux.

Cédant à la pression des pharisiens, les autorités fédérales viennent de décider l'expulsion de Münzenberg. Mais la guerre qu'il combat n'en est pas moins une sale chose. En expulsant le jeune militant allemand, on ne le

convaincra pas du contraire. Et les réfractaires étrangers condamnés aux travaux forcés en raison de leurs idées n'en deviendront pas de plus chauds partisans de l'autorité.

Toutes les brutalités ne feront que nous donner des arguments contre les théories au nom desquelles on nous frappe, et, partant, nous détermineront davantage à les combattre.

C. L. M.



## LIVRES ET REVUES

Mon Crime, par Henri Guilbeaux. Edition de la Revue demain, 25, avenue Gerebrow. — 1 franc.

Dans cette brochure, notre ami Guilbeaux qui vient d'être inculpé d'intelligences avec l'ennemi, présente crânement sa défense.

Voici exposée, avec des faits et un ton de sincérité qui ne trompe pas, l'activité de l'homme accusé de trahison, sans avoir pu connaître ce qui a servi de base à cette accusation, malgré une invitation pressante à M. Clémenceau de publier ses documents. J'en sais qui, en lisant la défense de Guilbeaux, se sentiront regardés en face et rudement secoués par celui qu'ils se sont jurés de réduire au silence.

De bons apôtres ont pu déclarer que nul n'aurait plus le droit d'être fixé sur le compte de notre ami, s'il ne répondait pas à l'aimable invitation du capitaine Bouchardon, élégant officier de carrière, représentatif par excellence de l'urbanité française et qui, il faut bien le reconnaître, n'aurait pas été dans son milieu parmi les « poilus » de la tranchée.

Pardi ! une justice qui exige de l'accusé qu'il fasse la preuve de son innocence, présente suffisamment de garantie.

Aujourd'hui, même le respect de la chose jugée ne saurait suffire. Un homme accusé est un homme coupable. Il faut aussi s'incliner devant la chose préjugée. — Je vous l'avais bien dit, Monsieur, que cet homme ne pouvait être qu'un traître !

Eh bien, nous disons, nous, qu'il sera impossible à un honnête homme qui aura lu la défense de notre ami, de douter de sa sincérité.

L'édition populaire de la *Danse des Morts* de P.-J. Jouve vient de paraître à l'Édition d'Action Sociale, La Chaux-de-Fonds, au prix de 2 francs. L'Édition d'Action Sociale est faite sous les auspices du journal *La Sentinelle*.

L'éditeur responsable : Salives. — Genève, Imprimerie des Unions Ouvrières.

# SERVICE DE LIBRAIRIE

## des *tablettes*

Artzybachew. <i>Sanine</i> . . . . . » »	H. Mayor. <i>Etre</i> . . . . . 4 —
Henri Barbusse. <i>Le Feu</i> . . . . . 3 50	Octave Mirbeau. <i>Dingo</i> . . . . . » »
— <i>L'Enfer</i> . . . . . 3 50	— <i>La 628-E-8</i> . . . . . » »
Maurice Bataille. <i>Le Chapeau de Ve-</i>	— <i>Les affaires sont les affaires</i> . . . » »
<i>lours</i> , suivi de <i>La Terre qui parle</i>	Jehan Rictus. — <i>Les Soliloques du</i>
et des <i>Miracles</i> . . . . . 2 —	<i>Pauvre</i> . . . . . » »
L. B. Walt Whitman, n° spécial de	— <i>Les Cantilènes du Malheur</i> . . . » »
la revue <i>Les Humbles</i> . . . . . 1 —	— <i>Le Cœur populaire</i> . . . . . » »
C. Belliard, R. Bourgerie, Ph. Lebes-	Rom. Rolland. <i>Au-dessus de la Mêlée</i> 2 50
gue, etc. A.-M. Gossez . . . . . 1 —	— <i>1 e Temps viendra</i> . . . . . 3 60
Gabriel Belot. <i>Le Bonheur d'aimer</i> . 3 50	— <i>Aux Peuples assassinés</i> , suivi du
L. et M. Bonneff. <i>La Vie Tragique</i>	<i>Message de l'Inde au Japon</i> , de
<i>des Travailleurs</i> . . . . . 4 55	Rabindranath Tagore . . . . . 0 10
R. Bourgerie. <i>Graines dans le Vent</i> . 3 50	— <i>Ai Popoli assassinati</i> . . . . . 0 15
O. Borngraeber. <i>Sermon sur la Mon-</i>	— <i>Jean-Christophe</i> , 10 volumes . . . » »
<i>tagne pour l'affranchissement des</i>	— H. Guilbeaux, Han Ryner, etc.
<i>peuples</i> . . . . . 0 50	<i>Emile Verhaeren</i> (n° des <i>Humbles</i> )
Edw. Carpenter. <i>Plus Jamais!</i> . . . 0 50	sur japon, 5 fr., sur hollandaise . . . 3 —
Marcelle Capy. <i>Une Voix de Femme</i>	— P.-J. Jouve, M. Martinet, H. Guil-
<i>dans la Mêlée</i> . . . . . 2 50	beaux, Frans Masereel. <i>Salut à la</i>
Jean Debrit. . . . . <i>Et ce fut la guerre</i> . 5 —	<i>Révolution Russe</i> . . . . . 1 —
Un Déserteur. <i>A Tête haute</i> , 1 broch. 0 10	Han Ryner. <i>Les Pacifiques</i> . . . . . 4 55
— <i>A Testa alta</i> . . . . . 0 10	— <i>Les Paraboles cyniques</i> . . . . . » »
Gustave Dupin. <i>La Guerre infernale</i>	— Ph. Lebesgue, M. Lebarbier, M.
H. de Fitz-James. <i>Pourquoi la paix</i>	Wullens. <i>Gabriel Belot</i> . . . . . 2 —
<i>est impossible</i> , 2 broch. 0 40 et	Henri Roorda. <i>Le Pédagogue n'aime</i>
— <i>La Guerre et l'exploitation de la</i>	<i>pas les enfants</i> . . . . . 2 50
<i>crédulité</i> . . . . . 0 50	Léon Tolstoy. <i>Lettres à Bondarew</i> . 1 —
H. Guilbeaux. <i>Pour Romain Rolland</i>	— <i>Journal Intime</i> , trad. par Natacha
— <i>Du champ des Horreurs</i> . . . . . 3 —	Rostowa et M <sup>g</sup> e Jean-Debrit, préf.
— M <sup>ce</sup> Bataille, M. Lebarbier, etc.	et commentaires de Paul Birukoff . 4 —
<i>Romain Rolland</i> (n° des <i>Humbles</i> )	— <i>La loi de l'Amour et la loi de la</i>
— <i>Mon crime</i> (contre-attaque et of-	<i>Violence</i> . . . . . 3 60
fensive) . . . . . 1 —	— <i>La Révolution russe, sa portée</i>
P.-J. Jouve. <i>Poème contre le grand</i>	<i>mondiale</i> . . . . . 3 —
<i>crime</i> . . . . . 1 —	— <i>Guerre et Révolution</i> (La fin du
— <i>Danse des Morts</i> . . . . . 2 —	<i>monde</i> ) . . . . . 4 50
Andr. Latzko. <i>Hommes dans la guerre</i>	— <i>Le Patriotisme et le Gouvernement</i> 0 60
( <i>Menschen im Krieg</i> ) trad. Mayor	Em. Verhaeren. <i>Le Forgeron</i> , 1 plaq. 0 10
Camille Lemonnier. <i>Au cœur frais</i>	— <i>Les Villes Tentaculaires</i> . . . . . » »
<i>de la forêt</i> . . . . . 1 50	Maurice Wullens. <i>Profils de Flandre</i>
A. Lorulot. <i>Immoralité de la violence</i>	<i>... et d'ailleurs</i> , illust. de Larivière
Frans Masereel. <i>Les Morts parlent</i> ,	<i>Programme du Parti Social-Démoc-</i>
un album de 7 bois gravés. . . en réimpr.	<i>rate ouvrier de Russie</i> (bolchewiki) 0 15
— Le même, exemplaires de luxe	<i>36 Plats économiques</i> , menus d'actual. 0 15
numérotés et signés. . . . . »	Revue et journaux en dépôt :
— <i>La Danse des Morts</i> , un album . 20 —	<i>demain, L'Aube, Le Carmel.</i>
— Cartes postales illustrées, la série	<i>Les Humbles, La Forge, L'Idée libre, La</i>
de 12 cartes . . . . . 1 —	<i>Mêlée, Soi-Même, La Plèbe, La Caravane.</i>
Jean Marestan. <i>L'Éducation sexuelle</i> 3 50	

Cette liste sera augmentée sous peu, si le service est assez achalandé. — Nous nous chargeons également de toute commande de librairie. — Pour toutes les publications provenant de l'étranger et que nous n'avons pas en dépôt, nous demandons un délai plus ou moins long, suivant le temps de la fermeture des frontières. — Bien préciser le nom de l'auteur et l'éditeur. — Les commandes non accompagnées d'un mandat sont expédiées contre remboursement. — Port à la charge de l'acheteur.

*Le bénéfice réalisé est versé dans la caisse des tablettes.*

# *les tablettes*

---

---

SONT EN VENTE

dans les bibliothèques des gares de Suisse, dans les kiosques et  
dépôts des principales villes suisses et, en outre :

*A Genève :*

- Libr. Degenève, Coulouvrenière, 27.
- » Atar, Corratierie, 12.
- » Jeheber, rue du Marché.
- » Burkhardt, pl. du Molard.
- » Kündig, rue du Rhône, 4.
- » Menkès, rue de Carouge, 2.
- » Drechsler, place du Cirque.

*A Lausanne :*

- Libr. Centrale des Nationalités, rue  
Caroline-Ancienne-Douane, 2.
- » Haeschel-Dufey, r. Centrale, 8.

*A Berne :*

- Librairie Bäschlin, Kramgasse, 78.
- » Ferd. Wyss, Amthausgasse.

*A Zurich :*

- Libr. Albert Muller, Sonnenquai, 18.
- » H. Corray, Kirchgasse, 6.
- » Rascher & Cie, Rathausquai, 20.

*A Neuchâtel :*

- Libr. Sandoz-Mollet, rue du Seyon.

*A La Chaux-de-Fonds :*

- Libr. C. Calame, Léopold-Robert, 31.
- » des Coopératives Réunies.

*A Bâle :*

- Librairie Wepf, Schwabe & C<sup>o</sup>, Eisen-  
gasse, 19.
- » Georg & C<sup>o</sup>.
- » Aug. Muller.

*A Vevey :*

- Librairie Klausfelder S. A.

*A Montreux :*

- Librairie C.-B. Faist.

*A Lugano :*

- Libr. Internat<sup>le</sup> Sperling & Kupfer.

*A Davos-Platz :*

- Librairie R. Metzger.

*A Chippis :*

- Chez Ebner, coiffeur.

*A Leipzig :*

- Kurt Wolff Verlag, Kreuzstr. 3.

*A Haarlem :*

- Librairie De Erven Losjees.

*A Zeist :*

- Librairie J. Ploegsma.